

Questionnement sur les théories du développement

Une randonnée pluri-culturelle au pays de l'ontogénèse : exploration-interrogation pour Gestaltiste épistémophile

Les théories du développement constituent un édifice hétérogène impressionnant : Impressionnant par l'abondance des écrits, les qualités intellectuelles des chercheurs, hétérogène car constitué de différents matériaux cognitifs.

En effet, l'appartenance de chaque chercheur à un champ cognitif précis conditionne le recueil des données, le mode de maniement des faits, le système logique qui préside aux explications ou interprétations des faits. Tout *champ cognitif* est par ailleurs indissociable de son arrière plan socio-culturel dont il exprime les buts explicites ou implicites. Chaque chercheur est aussi porteur de sa propre *intentionnalité* qui va produire des faits, des explications, voire des systèmes qui seront autant de lectures partielles car nécessairement sélectives, du très complexe phénomène développemental. Multiples facettes additives, complémentaires, parfois en opposition, que le Gestalt-thérapeute découvrira s'il consent pour cette sorte de voyage organisé à apprendre la langue du pays.

Cependant il n'est pas anodin d'apprendre une langue, elle s'empare de vous autant que vous vous emparez d'elle, pas plus qu'il n'est innocent de vouloir l'apprendre... Alors plane le risque bien connu des ethnographes, l'*anomie* : ce qu'il reste de la cacophonie des repères quand on la surmonte en ne croyant plus à rien sinon à la relativité de tout.

Mais doit-on laisser le spectre d'un tel danger verrouiller notre curiosité ? Pour un thérapeute quel est le plus grand risque ? L'hybridation théorique ou l'indigence théorique ? Mais est-ce la seule alternative ?



Au long de ce travail, tout en identifiant les divers types de sources et de contenus, j'essayerai d'en examiner le degré de compatibilité avec l'acte thérapeutique gestaltiste, de quelle façon ils peuvent le troubler ou le faciliter. Je poserai également la question de l'opportunité d'une théorie gestaltiste du développement.

Nos sources

Le **champ neurophysiologique** nous informe sur l'évolution progressive des premiers circuits neuronaux, leur plasticité ou au contraire tente de repérer les structures histologiques programmées... (travaux de Changeux, Chomsky.)

Le **champ psychogénéticien** nous apporte une somme considérable de repères descriptifs et chronologiques quant à la mise en place des structures cognitives et langagières. Il propose également des explications autour des stades du développement... (Piaget et ses successeurs.)

Le **champ éthologique** étudie les schémas comportementaux directement enracinés dans les structures neurophysiologiques innées. Il met en évidence des périodes dites « critiques » pendant lesquelles ces comportements devront être activés pour s'établir normalement. (Bowlby avec le concept d'attachement s'en est inspiré.)

Le **champ psychanalytique**, le plus fécond, non homogène, constitué par des systèmes explicatifs diversement centrés: Evolution pulsionnelle (Freud), genèse de la relation d'objet (Spitz, Winnicott), évolution de la vie fantasmatique (Klein) entre autres. Ces systèmes entretiennent des rapports de complémentarité mais parfois s'opposent en des controverses durables.

Le recueil des faits chez les théoriciens psychanalystes se constitue à partir de l'expérience clinique des cures de patients adultes et enfants névrosés ou psychotiques. Il s'agit d'une reconstruction du développement de l'enfant: Méthode rétrospective . Certains d'entre eux et dans des proportions variables, ont utilisé l'observation directe, transversale ou longitudinale, s'appuyant sur une méthode de type anthropologique, (Winnicott), méthode qui peut inclure avec Spitz, Bowlby et Mahler, des techniques plus expérimentales avec des protocoles qui se rapprochent de la méthode éthologique .

A ces observations recueillies le plus objectivement possible sont néanmoins toujours associés des contenus issus de l'expérience psychanalytique, tant il est vrai que pour comprendre le

développement de l'enfant on a besoin de la somme de deux points de vue :

Une perspective objective, Ex: Les parents tels qu'ils se comportent réellement.

Une perspective subjective, Ex: Les parents tels que conçus et ressentis par l'enfant.

Ainsi sommes nous devant un héritage considérable qui peut se subdiviser, indépendamment des courants théoriques qui le composent, en quatre catégories de contenus: Les contenus descriptifs, les contenus explicatifs, les contenus interprétatifs, les contenus dogmatiques.

Précisons que le découpage en catégorie de contenus ne signifie pas que telle notion soit entièrement classable dans telle catégorie. Cela peut être le cas mais le plus souvent dans une notion il y aura des aspects descriptifs, des aspects explicatifs, des aspects interprétatifs, et des aspects dogmatiques. Ceci dans des proportions variables que l'utilisateur devra repérer. Je vous invite à une sorte de tour du propriétaire, préambule nécessaire à la question: Que faire de tout cela?

Les contenus

Les contenus descriptifs

Les contenus descriptifs émanent de la méthode d'observation scientifique. Ils partent des comportements observables, voire mesurables et statistiquement contrôlés. (Ecole psychogénéticienne.) Ils portent sur l'étude de la maturation neuro-physiologique de l'homme dans son interaction avec un environnement donné. Ils balisent de précieux repères le développement des compétences psychomotrices, langagières, intellectuelles et relationnelles. Il en résulte l'établissement de normes de développement en ce qui concerne les grandes fonctions humaines, (d'où les tests) mais aussi la description de types de réponses affectives et comportementales dans des situations précises, à un âge donné.

Ainsi nous savons qu'un enfant sourit avant trois mois à n'importe quel visage, y compris à un masque imitant le schème du visage et qu'autour de sept- huit mois apparaîtra une réponse de détresse si le visage perçu n'est pas le visage connu et attendu de la mère: Précieux repère développemental où maturation neuro-physiologique et affective se mêlent.

Le moment où l'enfant se reconnaît dans un miroir, où il utilise le pronom « je » pour exprimer ce qu'il fait et non plus son prénom et la troisième personne du singulier, les passages quasi initiatiques que sont le sevrage, l'apprentissage de la propreté, les diverses étapes de prise de distance d'avec la mère, etc.... sont des jalons chronologiquement déterminés ce qui permet de repérer les écarts individuels auxquels il s'agira de donner un sens. Cela n'est pas seulement utile pour ne pas dire indispensable au diagnostic en psychopathologie infantile, il est tout aussi précieux avec nos clients adultes de tenir compte de ces particularités développementales qui sont très évocatrices des situations inachevées que nous aurons à traiter.

En ce qui concerne ces contenus descriptifs, s'agissant de faits concrètement observables il y a peu de place pour les querelles d'écoles. Certes, l'appartenance théorique du chercheur le fera s'intéresser préférentiellement à tel ou tel domaine de la croissance, mais ses résultats seront directement empruntables par tout thérapeute quelle que soit son obédience.

Mais nul chercheur, qu'il soit psychogénétiicien, psychanalyste ou gestaltiste ne peut se contenter d'être le greffier des comportements de l'enfant ni se limiter à en faire le catalogue.

La recherche des facteurs favorables ou nocifs aux acquisitions, les questionnements sur les rapports entre les avatars du développement et la constitution des personnalités normales et surtout pathologiques, le désir de repérer des étapes-clés particulièrement fondatrices du futur adulte, le désir d'élucider l'origine de l'angoisse, de l'agressivité, de la créativité etc..., le désir de comprendre le fonctionnement du psychisme et pour cela de se le représenter, en un mot, cette pulsion épistémophilique propre à tout chercheur, aboutit à un maniement spéculatif des faits d'où émergeront ... les contenus explicatifs.

Les contenus explicatifs

Les représentations de l'espace psychique et de son fonctionnement entretiennent avec les cadres théoriques du chercheur un rapport circulaire où les modes de raisonnement théorique guideront l'analyse et l'agencement des faits, mais où ils s'en trouveront modifiés. De plus, chaque théoricien possède une méthode intellectuelle, directement corrélée avec le contexte culturo-scientifique du lieu et de l'époque dans lesquels il s'insère. Ainsi des approches mécanistes, phénoménologiques, structurales, systémiques se succéderont, imposant leurs moules conceptuels. Il en résultera des contenus différents qui pour certains seront

éliminés par les découvertes postérieures, pour d'autres seront remaniés .

Pour illustrer cet état de fait j'évoquerai les explications freudiennes sur l'origine de l'interdit de l'inceste, directement fondées sur les théories totémiques que les ethnologues actuels réfutent. Cette réfutation enlève beaucoup d'intérêt à la démonstration contenue dans Totem et Tabou, mais elle ne porte pas atteinte à la notion de « meurtre du père » qui continue à avoir sa place indépendamment de son fondement ethnographique douteux. Toujours chez Freud, derrière ses études sur les mots d'esprit, les lapsus, les oublis ou les déformations des mots, on retrouve les concepts linguistiques de l'époque, en grande partie contestés par la linguistique moderne : Ce qui n'enlève rien à la valeur de la notion « d'acte manqué ». De même la génération suivante en France derrière Lacan fonda sa conception de l'inconscient sur la linguistique Saussurienne, j'imagine que ces concepts linguistiques évolueront encore mais la « métaphore du père » y survivra.

Un point de vue ne chasse pas l'autre : Car derrière des systèmes représentatifs différents reste la similitude des faits que l'on cherche à cerner. Derrière la variété du vocabulaire, les différences de centration, les différents schémas conceptuels, se dérobe l'insaisissable, l'accablante complexité du psychisme humain...

Alors la multiplicité des systèmes représentatifs ressemble aux déplacements de l'amateur d'art autour de l'oeuvre, il se baisse, tourne autour, change l'éclairage. De la multiplicité de ces points de vue jaillira une conception plus précise et globale de l'oeuvre. En fait, la vision la plus globale, la plus riche qu'il puisse en avoir c'en sera la reconstruction mentale synthétique, les yeux fermés, quand il « possédera » suffisamment tous ces points de vue... Idéal bien difficile à atteindre quand les « points de vue » sont des théories toutes riches et complexes qu'il n'est pas facile de dominer au premier coup d'oeil.

Deux exemples vont illustrer les commentaires ci-dessus :

Le découpage en instances psychiques ne plaît pas aux Gestaltistes, ils y voient une représentation quasi névrotique de la personne (Goodman). A la représentation du fonctionnement psychique conçu comme une entité individuelle bien délimitée, ils préfèrent la notion d'organisme-environnement entité régie par le processus unitaire du Self. Mais se référant à la pratique des Perlsiens de l'époque d'Esalen certains gestaltistes dans leurs thérapies, donnent la parole par des dialogues imaginaires aux « différentes parties de soi », les mêmes parties de soi que le

travail gestaltiste des rêves cherche à mettre en évidence. Les conflits entre ces « parties de soi » évoquent étonnamment les conflits entre Ça et Moi, Moi et Surmoi. En fait quand une notion a la peau dure c'est qu'elle a son utilité, (et on ne peut douter de la fécondité de la topique freudienne) c'est aussi parce qu'elle est en adéquation avec les modes de fonctionnement intellectuel de l'utilisateur : le découpage du tout en partie est un mode d'appréhension intellectuelle typique de l'homme, il apparaît de façon évidente dans le processus du langage où pour pouvoir conceptualiser, communiquer, et tenter de partager une réalité ressentie nous la découpons en unités sémantiques qui ne la traduisent qu'incomplètement. (cf. la notion de « refente » lacanienne.)

Pour cela, aucun système représentatif n'est anodin : Il constitue un cadre opérationnel nécessaire, un outil à conceptualiser mais toujours une simplification, un dépeçage de la réalité .

Mon deuxième exemple, la notion gestaltiste de « résistance » , illustrera l'impact de l'outil sur le résultat : L'outil produit le résultat. Nous verrons que de la variété des outils naissent des complications mais aussi des avantages.

Si on considère la « résistance » comme un *phénomène de frontière* nous allons à l'aide de cette représentation concevoir un certain nombre de cas de figure : La frontière est psychiquement atténuée voire abolie, c'est la confluence, la frontière mord sur l'organisme, c'est la projection où des parties de soi seront perçues comme extérieures, à l'opposé on parlera d'introjection où des parties de l'environnement seront identifiées comme des parties de soi. Dans le cas de la réflexion, la frontière divise le sujet, le clive tout en excluant l'environnement. Ceci est représentable visuellement : *Tout comme la notion de frontière est une représentation visuelle, spatiale du contact, les anomalies de cette frontière sont envisagées sur un mode spatial.*

Maintenant, toujours pour les « résistances » nous allons les concevoir à l'aide de la notion de « cycle de l'expérience » . Il s'agira comme l'a tenté Goodman (cf. *Gestalt-thérapie*) de repérer le moment de l'interruption. *Nous avons cette fois une vision temporelle des choses. Selon le nombre d'étapes qui seront définies sur ce cycle il y aura un nombre plus ou moins grand de cas de figure.*

Considérons maintenant la fameuse « proflexion » de Sylvia Crocker, elle n'appartient dans sa définition ni au cadre conceptuel de « frontière » , ni au cadre conceptuel de « cycle de l'expérience » . Elle me semble se rattacher à ce qu'on pourrait appeler une description du comportement. La « proflexion » est un comportement.

Ainsi pour figurer les stratégies adaptatives et défensives de la personne, on va utiliser *plusieurs outils conceptuels*. Avec la notion de frontière, la résistance sera appréhendée sous l'angle de la *qualité de la délimitation moi/non-moi, et sur le contenu du champ cognitivo-perceptif* que cette résistance construit. Avec la notion de cycle, la résistance sera observée dans sa stratégie de *blocage ou de déformation de l'acheminement vers le contact*, on peut également l'envisager sous l'angle de son *résultat comportemental* et ainsi décrire des schémas comportementaux types. En Gestalt ces trois approches se complètent et ont chacune leur fécondité. Je pense que les querelles d'école autour de la notion de résistance et le nombre qu'il en faut retenir survinrent en partie parce qu'il est difficile de faire la synthèse des différentes facettes d'un phénomène surtout si on veut en donner une définition lapidaire ou si on veut ramener ce phénomène à un seul de ses aspects. Il semble d'ailleurs que ce débat ait permis à certains de réexaminer cette notion de résistance, jusqu'à la trouver impropre à définir les phénomènes adaptatifs et défensifs sus-cités.

Quel rapport avec les théories du développement?

Si nous gardons notre exemple des stratégies adaptatives ou défensives, les théories du développement vont nous en présenter d'autres facettes tout aussi complémentaires qui ont pour but de répondre à un certain nombre de questions: A quel moment se mettent-elles en place, quelles en sont les formes précoces? Sont-elles des fonctions innées et disponibles dès la naissance (ou avant), ou au contraire, deviennent-elles disponibles sous l'action de certaines expériences? Dans leurs aspects qualitatif et quantitatif quel est le rôle respectif de dispositions individuelles ou des circonstances environnementales. Quelles sont les conséquences émotionnelles et fantasmatiques de ces stratégies, quels rapports privilégiés entretiennent-elles avec l'évitement de tel affect, tel type d'angoisse. Dans quels mécanismes sensoriels, cognitifs, affectifs s'enracinent-elles?

Nous découvrons ainsi grâce aux systèmes explicatifs non-gestaltistes des aspects très importants de notre activité défensive.

Ainsi découvrirons-nous l'aspect *neurologique* de la projection qui, par exemple, apparaît de façon évidente dans les mécanismes perceptifs: J'imagine que les objets sont tels que je les vois, alors que je les vois tels que mon appareil perceptif d'humain me permet de les voir. Autre exemple: Quand le jeune enfant pleure parce que son jouet a disparu derrière un écran, il est dans

l'équation : je ne vois plus = ça n'existe plus. Quand plus tard il entrera dans le jeu jubilatoire où il ira lui-même enlever l'écran pour le retrouver, on voit à quel point la nature d'une expérience est conditionnée par l'équipement *cognitif* du sujet qui l'assume. La différence entre la première expérience et la deuxième est l'accession à ce que les psychologues généticiens appellent la « permanence de l'objet ». *Acquisition qui dépend à la fois du matériel génétique humain, du matériel génétique spécifique du sujet, de la maturation et des multiples expériences vécues par ce sujet dans les soins maternels, le jeu, l'attente...etc.*

Quand on parle d'expériences, il s'agit d'entités perceptivo-cognitivo-affectives. Les théories du développement nous donnent accès à ces diverses composantes, elles mettent en rapport les compétences de l'enfant au long de sa croissance, avec ce qu'il doit gérer. Elles nous montrent bien *le processus dialectique entre compétence et expérience.*

Par exemple elles nous apprennent, toujours à propos de la projection, que lorsque le très jeune organisme est soumis à des excitations dont l'intensité est insupportable, si ces excitations sont internes, le mécanisme très archaïque de projection a pour but de les placer à l'extérieur ce qui est l'équivalent psychique de la fuite. (Théorie freudienne.) On voit que la projection et sa réciproque l'introjction sont les mécanismes de base présidant à la différenciation moi/non-moi.

Quel intérêt pour un thérapeute gestaltiste ?

Les théorisations relatives aux avatars du processus de séparation-individuation sont d'un intérêt évident pour le thérapeute quelle que soit sa méthode d'intervention, mais elles sont certainement encore plus importante pour un Gestaltiste puisqu'il s'agira pour lui de recréer avec son client tant au sein de la relation qu'au sein des exercices proposés, une expérience adéquate dont les étapes d'une croissance réussie pourront lui fournir le modèle.

Si notre client projette, il ne sera pas suffisant de le lui faire constater, (prise de conscience), ni de chercher à obtenir au niveau du comportement qu'il ne le fasse plus (posture thérapeutique de type comportementaliste, déconditionnement-reconditionnement), il s'agira toujours de retrouver le contenu psychiquement fuit, ceci, d'une façon sécuritaire et remobilisatrice. La nature de l'émotion, les contenus du fantasme que l'on voit se déployer y compris dans leur dimension perceptivo-cognitive donnent de précieux renseignements sur la nature de la situation inachevée, le moment où les efforts défensifs ont pris la place des ajustements adaptatifs.

Pour traiter cette situation inachevée, les théories du développement normal et pathologique permettront à la fois d'en raffiner la compréhension, à la fois d'en tirer les conséquences sur la réponse environnementale à fournir ou à éviter. Non pour satisfaire le besoin sous-jacent, (réparation) mais pour permettre au sujet de gérer progressivement la frustration qui pérennise ce besoin et de tenter des réinvestissements compensatoires ou sublimatoires adaptés à ses compétences.

Winnicott est le psychanalyste qui a le plus évoqué le parallélisme entre fonction parentale et fonction thérapeutique. Je n'ai pas d'objection face à une telle conception surtout en ce qui concerne les pathologies «borderline». Pour certaines pathologies névrotiques où cette optique pourrait renforcer des projections infantiles et des comportements de dépendance, cette conception peut être discutée. Néanmoins le thérapeute, du point de vue gestaltiste, constitue un nouvel environnement qui a pour but de faire reprendre le processus de croissance, non seulement en permettant une mobilisation des réponses défensives par leur exploration mais aussi en stimulant les compétences pour fortifier le processus de réinvestissement. Ces deux aspects dans la thérapie gestaltiste sont inséparables comme dans l'éducation optimale de l'enfant.

Alors faut-il passer par les théories du développement pour être un «good-enough- thérapeute»? (par analogie avec la notion winnicottienne de «mère suffisamment bonne»).

Plusieurs remarques s'imposent :

D'abord il y a une différence entre une éventuelle fonction «Père-Mère» et « jouer au père ou à la mère ». C'est toute la différence qu'il y a entre une posture thérapeutique consciente et un contre-transfert. Dans le premier cas cette posture correspond à la nécessité pour le thérapeute de s'adapter pour rejoindre son client là où il est, s'il veut assurer une relation de contact. Ceci dans une proportion variable selon le type de pathologie et le degré d'immaturité affective, (notion d'exercice bien dosé). Dans le deuxième cas le thérapeute est centré sur lui-même, soulage son besoin d'être parent ou projeté sur son client le besoin d'avoir un père ou une mère. Dans un cas il y a stimulation finement appropriée au cas particulier de ce client-là, dans l'autre il y a attitude surprotectrice systématique dans laquelle la dissymétrie de la relation se perpétuera ce qui peut-être soignera... le thérapeute.

Les recherches sur les conditions environnementales saines ou pathologiques sont le fait de nombreux psychanalystes dans la continuité des travaux de Spitz, pourtant le protocole rigidifié de la

«cure» psychanalytique orthodoxe continue à être utilisé dans des types de pathologies pour lesquelles il constitue un exercice mal dosé. Cependant la dure réalité des traitements des pathologies «borderline», des psychotiques et des enfants a chez beaucoup d'autres psychanalystes provoqué un remaniement du cadre de la cure.

Ainsi voit-on chez certains thérapeutes l'aptitude à conjuguer la réalité des faits observés cliniquement, les acquis des théories du développement et la technique d'intervention. Alors, faut-il connaître les théories du développement pour être un bon thérapeute?

La réponse sera nuancée: Tout dépend de l'usage qu'on en fait. Tout dépend de la bonne interaction entre, d'une part, ce que *j'observe et ressens* en situation ici-maintenant avec mon client et d'autre part, ce que je sais des théories du développement et qui constitue un système plus ou moins riche de repères cognitifs. Cela est comparable à ce qui se passe avec la nosographie: Une centration trop nosographique tue l'approche phénoménologique, relègue l'expérience subjective derrière des catégories dans lesquelles il faudra faire entrer le sujet. A l'opposé une posture uniquement phénoménologique souffre d'absence de repère, force à tout réinventer à chaque fois.

Les contenus explicatifs des théories du développement sont des repères pour tenter de comprendre la mise en place des phénomènes que l'on va devoir mobiliser. Ils ne doivent jamais se substituer dans l'acte thérapeutique à l'attention prioritaire accordée à l'observation, au contact, mais ils trouvent une place féconde dans les temps de réflexion entre les séances où ils pourront enrichir la compréhension de la situation inachevée et guider le projet thérapeutique. Une centration intra-séance sur ces contenus n'est pas exclue mais elle fait courir le risque de substituer le général au particulier, le théorique au spécifique. Elle introduit dans l'échange ici-maintenant une composante rationnelle qui peut constituer une déflexion de l'émotionnel ou une ré(tro)flexion qui au lieu de guider l'action, l'inhibera.

Il nous reste à envisager d'autres types de contenus qui vont être plus embarrassants tant ils sont davantage à l'abri de l'épreuve de la réalité. Il s'agit des *contenus interprétatifs*.

Les contenus interprétatifs

Les contenus interprétatifs sont très nombreux en psychanalyse. Ils visent à décrire un certain vécu émotionnel ou fantasmatique propre à tel âge en rapport avec telle situation : Naissance, appartenance à tel sexe, sevrage, absence de la mère, acquisition de la propreté, passage de l'épreuve oedipienne, représentent des épreuves mutantes, toutes porteuses d'une certaine dose d'interdiction incontournable, de frustration par rapport à un désir, ou plutôt par rapport à une certaine forme de satisfaction de ce désir. Surgiront des types d'émois, où, mode de jouissance et angoisse se combineront de façon caractéristique. Compte tenu de la précocité des périodes du développement qui sont concernées, compte tenu du caractère interne de ce qui est décrit, les contenus émotionnels et fantasmatiques ne seront pas obtenus directement auprès des sujets, pas plus qu'ils ne pourront être directement observés. Ils sont *déduits des productions fantasmatiques recueillies lors de la cure analytique de patients adultes, (transposition) ou de l'activité projective de jeunes enfants en analyse, à travers des supports comme le jeu, le dessin, considérés comme des équivalents de la technique des associations libres, (interprétation).*

Ainsi seront évoqués : L'ambivalence, la culpabilité, l'angoisse de castration, l'envie du pénis... L'angoisse liée à la perte de l'objet partiel sera qualifiée de schizo-paranoïde car fondée sur la conviction d'une agression de la part de l'objet, elle-même conséquence des mécanismes d'identification projective, (Klein) ... L'angoisse du huitième mois, elle, tout à fait observable, sera qualifiée de dépressive et rattachée à la perte de l'objet total, (Spitz). Pour Bion, l'absence de l'objet équivaldra à la présence hostile de celui-ci. Bowlby verra dans l'angoisse dépressive la conviction du nourrisson d'avoir endommagée sa mère quand elle n'est plus présente, ceci en rapport avec les sentiments ambivalents qu'elle lui inspire.

Que faire de ces représentations du parcours émotionnel de l'enfant?

Pour un gestaltiste mais aussi pour beaucoup de scientifiques, de telles hypothèses sont des spéculations invérifiables. Elles sont produites à la fois par les particularités techniques de la cure et par le système de pensée psychanalytique. Elles seraient en grandes parties des projections ou des généralisations abusives de mécanismes propres à certaines pathologies, en particulier les psycho-

ses. Certaines de ces hypothèses ont d'ailleurs divisé le microcosme de la psychanalyse, comme le « traumatisme de la naissance » (cher à Rank et refusé par S. Freud) ; l'affirmation de l'existence de « fantasmes inconscients » dès la naissance et leur description, (conception refusée par Anna Freud et ses adeptes en franche opposition avec le groupe des kleinien) ; plus récemment mais du même ordre sont les affirmations de F. Dolto sur la capacité du « sujet-fœtus » à participer à la vie du couple libidinal de ses parents, à capter les messages sécurisants ou anxiogènes, à vivre de graves traumatismes qui marqueront sa capacité narcissique : Autant de contenus peu vérifiables qui ne font pas l'unanimité.

La plus grande prudence s'impose et tout est dans le manie- ment de ces contenus. Le thérapeute gestaltiste centré sur les émois présents doit-il s'encombrer d'hypothèses qui dans les écrits de ceux qui les émettent prennent tant l'aspect de certitudes. Pour ma part je les utilise comme des pistes possibles : Si, par exemple, je reconnais dans le fantasme d'un de mes clients, des composants émotionnels et des mécanismes défensifs supposés être ceux des trois premiers mois de la vie, je vais être d'autant plus attentive aux contenus évoquant la problématique de séparation, d'abandon, de sevrage. *Cependant je m'appliquerai à ne pas plaquer sur le vécu à nul autre pareil de mon client tout ce que je suis supposée savoir sur le vécu typique de cette période.*

Autre précision importante : il ne s'agira pas de trouver la cause de la pathologie actuelle. Il s'agit de contacter de la façon la plus complète possible la situation inachevée afin de mobiliser les attentes, les besoins, les désirs, les modes défensifs qui y sont liés. *Cette situation inachevée n'est pas un rendez-vous dans le passé, elle n'est pas superposable à des événements réels survenus effectivement dans la vie du sujet.* Elle est une reconstruction qui émane de l'action conjuguée de certains souvenirs, de besoins et désirs bloqués dans leur nécessaire évolution (absence d'aménagement créateur). Cette reconstruction utilise les modes de fonctionnement propres au sujet quand le besoin a commencé à être mal géré, mais souvent il s'y ajoute des modes de fonctionnement postérieurs, des rationalisations, des déformations. *Tout cela pour bien préciser qu'il ne s'agit pas de retrouver un événement fondateur, causal, mais de mettre à jour un mode de fonctionnement, des fantasmes, les désirs qui les alimentent par leur insistance répétitive, inaptés sous cette forme à alimenter tout processus de réinvestissement donc de croissance.* Il ne faut pas oublier que ce qui sous-tend le processus pathologique, c'est, dans le passé, peut-être la situation inachevée, mais en tout état de cause, *dans le présent*, c'est la position d'attente de réparation, de non deuil, de non réinvestissement, (absence de saine déflexion).

Au terme « situation inachevée », je préfère celui de « Gestalt inachevée » qui implique davantage qu'il s'agit d'une production intentionnelle du sujet (l'intentionnalité phénoménologique) où les éléments perceptifs, cognitifs et affectifs se conjuguent pour la former. J'aime bien également la notion de « bio-scénario » utilisé par N.Salathé dans sa caractérologie gestaltiste. (Paris 1992). *L'intérêt de cette façon de concevoir consiste à se centrer non pas sur un éventuel événement traumatisant mais sur ce que le sujet en a fait, comment il le conçoit et l'utilise pour exprimer indirectement ses désirs.* De la sorte, le sujet passe du statut de victime impuissante à celui de partenaire actif dans l'aménagement créateur plus ou moins réussi, plus ou moins échoué, qu'il a dû élaborer avec les moyens de l'époque . D'ailleurs une bonne connaissance des dits « moyens de l'époque » est l'occasion de déculpabiliser la personne de son éventuel échec et de lui montrer combien les moyens dont elle dispose maintenant sont différents. Cette *déculpabilisation* sera le premier pas vers la *responsabilisation* à laquelle nous tenons tant. Cela nous amène sur le terrain des *contenus dogmatiques*.

Les contenus dogmatiques

Avec eux je terminerai l'inventaire des différents types de contenus que nous offre les théories du développement. Il s'agit de notions plus ou moins explicites qui sous-tendent les théories comme un postulat sous-tend une démonstration mathématique : Axiomes de base sans l'acceptation desquels on n'est plus dans le champ de cette théorie.

On sait combien Freud s'attachait à définir les concepts qu'on ne pouvait en aucun cas contester pour prétendre appartenir au mouvement psychanalytique. Toute tentative révisionniste aboutissait à l'exclusion ou à la rupture des liens affectifs. Dans le domaine des théories du développement, les célèbres « Controverses » qui ont divisé les psychanalystes d'enfants en deux camps, l'annafreudien et le kleinien, dans l'ombre partisane du grand Freud donnent l'exemple de ce que le dogmatisme de part et d'autre induisait. (Le compte-rendu des réunions vient de paraître à Londres sous le titre de « The Freud-Klein controverses- 1941-1945 », ouvrage cité par C.Geissmann et P.Geissmann 1992).

Tout courant théorique, toute « école » pour se maintenir a besoin de se définir. Plus elle est menacée plus elle doit se définir fortement (Cf. S.Ginger, 1987). Chaque membre fait allégeance, au pire à un maître fondateur, au mieux à la pensée de ce maître

et de ses proches collaborateurs. Il les rejoint sous la bannière de postulats ou de principes philosophiques qu'il estimera devoir promouvoir à leurs côtés. Prosélytisme voire militantisme, auront pour but d'assurer la percée sociale du mouvement puis quand son existence sera assurée, le maintien de cette existence.

Le noyau dogmatique d'une théorie est sans aucun doute ce qui la fait ce démarquer le plus d'une autre. Entre noyau dogmatique de deux écoles différentes il y a de forts risques d'avoir un maximum de franches incompatibilités.

C'est là précisément que les risques de cacophonie théorique peuvent surgir. Certains contenus ne pourront pas être assimilés sans risquer de mettre leur usager en contradiction avec ses axiomes de base.

Ainsi, toute conception déterministe, qu'elle soit de type héréditariste, (programmation génétique de la personne) ou environnementaliste (programmation absolue de la personne par les conditions d'environnement éducatif) seront aussi éloignée l'une que l'autre de la conception existentialiste postulant sans pouvoir bien sûr le démontrer, la liberté donc la responsabilité de la personne. Voici les définitions que N. Salathé donne : « La liberté ... est celle de nous définir car, si les influences extérieures sont limitatives, elles ne sont pas déterminantes. » et « La responsabilité, corollaire de la liberté est celle que nous avons de notre propre existence, de nous-mêmes donc. » Il en découle « une angoisse du choix et de sa signification. » Notons que l'angoisse du choix n'est jamais évoquée sous cette forme par la psychanalyse, mais la si fréquente notion de culpabilité implique que le jeune enfant possède très vite le sentiment qu'il aurait pu se conduire autrement. De même l'angoisse de solitude décrite par le même auteur trouve son homologue dans l'angoisse de séparation. Quant à l'angoisse de mort ou de finitude on la retrouve dans la célèbre angoisse de castration chère aux psychanalystes. Pourtant malgré ces rapprochements la notion de « contrainte existentielle » situe la confrontation entre l'homme et sa condition humaine, tandis que la notion de castration situe la confrontation entre l'homme (mais d'abord l'enfant) et l'autre humain chargé de lui signifier l'impossibilité de la réalisation de son désir. De plus, en psychanalyse, la nature du désir sera toujours qualifiée de sexuelle, ce que refuse les psychologues humanistes.

D'autres profondes divergences concernent la *question de l'agressivité* et la façon de la concevoir. La notion de pulsion de mort divise d'ailleurs également les psychanalystes. Les gestaltistes ne réfutent pas l'idée d'une agressivité endogène mais elle est indissociable des fonctions de préservation, de conservation. L'aspect positif de l'agressivité n'a pas échappé à R. Spitz qui voit

le moteur du passage de la passivité à l'activité donc un facteur de croissance. Chez Winnicott l'agressivité est nettement reliée à la fonction d'exploration, de manipulation, fonction que les parents, pour la sécurité de l'enfant, devront contrôler. L'interdit suscitera des conflits qui s'apaiseront par l'identification à l'agresseur ou plutôt au frustrateur, introjection des diktats parentaux qui seront d'autant mieux assimilés qu'ils seront reliés à des images parentales satisfaisantes. L'agressivité sera alors utilisée ailleurs que dans le conflit, de façon plus constructive et présidera aux acquisitions socialement encouragées. La crise d'adolescence réactivera le conflit pour un réajustement des normes introjectées, là encore l'agressivité est au service de la croissance.

La position gestaltiste possède de nombreux points communs avec celle de Winnicott : Ainsi Goodman écrit (*Gestalt-thérapie* p:147) : « Sans l'agression l'amour stagne, perd tout contact, car la destruction est un moyen de renouveau ». A ne pas confondre avec la haine qui est fixation douloureuse à l'objet frustrant ce qui immobilise une grande quantité d'énergie perdue pour d'autres investissements. Là où il y a haine, il y a un sujet qui ne s'occupe plus de lui. Par ailleurs la compulsion de répétition, la fixation, interprétées par Freud comme des attractions masochistes pour le traumatisme, trouvent en Gestalt une interprétation totalement différente : Il s'agit d'efforts (certes répétitifs car répétitivement échoués) pour compléter la situation inachevée. Goodman va plus loin en attribuant aux méthodes de la psychanalyse freudienne et aux méthodes reichiennes, l'artefact du masochisme primaire : Il s'agit pour lui de la conséquence d'une décharge pulsionnelle intense non associée à un renforcement de la capacité de réinvestissement de cette énergie. Nous avons là les bases fondamentales de la thérapie gestaltiste.

Quant à l'auto-agressivité, elle n'est pas une donnée innée témoignant d'un masochisme primaire mais l'effet d'un retournement de l'hétéro-agressivité dans certaines conditions où la société l'inhibe. L'idée d'un conflit entre pulsion de vie et pulsion de mort est donc étrangère à la Gestalt, la seule pulsion de mort que Goodman accepte est le désir de tuer « le moi inhibiteur », mais il s'empresse d'ajouter que ce désir de tuer est une pulsion de vie.

A l'opposé, le postulat de la dualité originelle, Eros-Thanatos, est le fondement explicatif des toutes premières angoisses, de l'ambivalence, des sentiments précoces de haine, de culpabilité sous lesquels couve le risque d'éclatement de la personne. (Angoisse de morcellement) C'est la base du système kleinien. Postulat largement repris par les lacaniens. Une telle conception est à l'opposé des bases théoriques de la Gestalt.

A travers tous ces contenus descriptifs, explicatifs, interprétatifs et dogmatiques qui, je le répète se trouvent parfois mêlés au sein d'une même notion, (ce qui n'en facilite pas l'examen) nous avons voulu montrer combien les théories du développement constituent une mine de renseignements dont une part, surtout dans leur dimension descriptive et parfois explicative fournit à la Gestalt des appoints théoriques qui n'entrent pas en contradiction avec ses repères et complètent efficacement la compréhension des phénomènes psychiques. Mais pour une autre part, il n'en sera pas de même particulièrement quand ces notions seront le résultat d'interprétations ou reposeront sur des postulats incompatibles avec les nôtres : Les contenus interprétatifs et dogmatiques devront être assimilés avec la plus grande prudence, ils peuvent nous mettre en incohérence théorique. (Ce qui d'ailleurs ne leur enlève pas leur intérêt intrinsèque hors du cadre gestaltiste)

Il n'est pas inutile de rappeler que dans tous les cas, ces contenus ne doivent jamais se substituer à la démarche phénoménologique prioritaire dans nos thérapies, ni induire une recherche causaliste d'éventuel traumatisme au détriment de la mise à jour du sens personnel et des réponses personnelles que le sujet a mis en place pour gérer la situation inachevée .

Maintenant ce pose à nous la question d'une théorie gestaltiste du développement.

Une théorie gestaltiste du développement ?

La question ne doit pas être traitée abstraitement. J'ai amplement démontré précédemment, combien un siècle de recherche, des dizaines de théoriciens de diverses obédiences avaient élaboré une masse d'informations au sein de laquelle le gestaltiste pouvait trouver de multiples notions compatibles et opérationnelles pour sa compréhension du fonctionnement psychique et pour la mise en place de ses stratégies thérapeutiques. *La Gestalt est avant tout une méthode thérapeutique, elle n'a pas vocation de faire de la théorie pour la théorie, c'est une praxis.* Donc, la question de la création d'une théorie du développement doit se concevoir concrètement : Qu'en est-il de l'*utilité* d'un tel travail pour l'acte thérapeutique gestaltiste et qu'en est-il de la *possibilité* de le faire, c'est à dire de la capacité des *outils gestaltistes* à soutenir un tel travail ?

Le mot « outils » est pris au sens large du terme qui recouvre à la fois *les fondements théoriques et méthodologiques*, (théorie de la forme, théorie du Self, méthodologie phénoménologique) qui « modélisent » la représentation du fonctionnement psychique, à la fois *les techniques d'interventions* : la relation dialogique, l'usage de « l'expérimentation », la structuration de cette « expérimentation » sur un mode directif utilisant des propositions d'exercices verbaux ou non verbaux, dans le cadre d'une situation individuelle ou groupale, l'attention portée au corps comme langage mais aussi comme porte d'entrée remobilisatrice, aussi bien dans son aspect proprioceptif (ce qui est ressenti) que dans sa mobilisation pour enraciner, décharger, exprimer des contenus émotionnels, concrétiser des orientations, expérimenter des contacts...etc. Enfin, parmi ces « outils » gestaltistes ajoutons les *fondements philosophiques* d'où émane une conception particulière de l'homme, il s'agit des références humanistes, existentialistes qui vont influencer profondément l'ensemble de notre abord conceptuel et de notre mode d'action. Elles constituent le fond dogmatique permanent qui va modeler notre conception de la croissance, de l'angoisse, des contacts interindividuels.

Tout ce qui constitue ce que j'ai appelé les contenus descriptifs, est directement utilisable par le gestaltiste, le refaire consisterait à s'engager dans des fausses découvertes où le changement de vocabulaire ne dissimulerait pas le plagiat. *Libres sommes nous d'en compléter l'édifice*. Cela suppose bien sûr la possibilité matérielle d'observer une population suffisante d'enfants et une formation de chercheur pour assurer la validité du recueil des faits. Une fois ces deux exigences réunies, l'observation sera guidée par la méthode phénoménologique, une approche « holiste » des phénomènes, elle envisagera l'enfant comme partie d'un tout : Le champ organisme-environnement. L'observation des facteurs non-verbaux de la communication, la recherche des analogons corps-esprit pourraient être, entre autres sujets d'étude, des domaines pour lesquels le gestaltiste serait particulièrement bien armé.

Puis à partir de faits scientifiquement observés, (ceux recueillis par nos prédécesseurs auxquels s'ajouteraient nos propres observations), rien n'empêche de les examiner avec notre propre système logique et représentatif. Les outils spécifiquement gestaltistes, (théorie de la forme, théorie du self) peuvent apporter un éclairage intéressant. Par exemple, la forme que prennent les différentes résistances selon l'âge et les rapports qu'elles ont avec les expériences-type que traverse l'enfant. Comment le cycle de l'expérience se caractérise en fonction de l'âge etc. Ce type de

travail centré sur une relecture gestaltiste des faits et une représentation conceptuelle à l'aide des outils gestaltistes a été fait par N. Salathé ou G. Delisle dans le domaine de la nosographie. On peut concevoir un travail du même type pour le développement. L'utilité pour l'acte thérapeutique serait de lui procurer des repères gestaltistes dans un vocabulaire unifié et reposant sur une conception de la croissance moins centrée sur l'évolution libidinale portant peut-être davantage sur l'évolution des fonctions de contact, du processus d'individuation, l'étude du rôle respectif de la frustration et du soutien, l'étude du soubassement affectif relationnel de l'apprentissage, du rôle de l'expérientiel, etc. Terrains déjà bien défrichés par nos prédécesseurs de diverses obédiences mais que l'expérience thérapeutique gestaltiste peut enrichir de ses observations.

Par contre, je vois mal comment la méthodologie et l'éthique gestaltiste pourrait s'accommoder d'extrapolations et de généralisations portant sur des contenus affectifs, émotionnels ou fantasmatiques précis. Dans ce domaine, pour elle, la précision consiste à promouvoir le mode personnel « d'être au monde » de chaque sujet, dans son unicité absolue. La vie fantasmatique du bébé comporte peut-être les contenus qu'on lui prête en psychanalyse et dont nous avons cité quelques exemples précédemment, mais la technique de la transposition adulte-enfant, celle de l'interprétation à partir des méthodes projectives appliquées au très jeune enfant à des stades non verbaux et ne permettant pas d'en contrôler la validité, éloignent de cette exigence de ne jamais plaquer un modèle sur un phénomène dont l'aspect le plus important est justement sa spécificité. Je cite N. Salathé, (1992) : « La Gestalt, (théorie de la forme et théorie du Self) fournit une matrice d'observation du processus de l'être au monde, du rapport organisme / environnement de l'existant », cette observation se fait à travers l'expérience thérapeutique dialogique, où ce qui compte « c'est l'ici et maintenant de la perception individuelle, de l'expérience subjective, l'univers propre qui ne peut être compris par une réduction en catégories ». La difficulté à accéder au vécu émotionnel du très jeune enfant ne justifiera pas pour un gestaltiste les procédés interprétatifs au sens quasi paranoïaque du terme.

Enfin, qu'apporterait une théorie gestaltiste du développement en matière de dogmatisme? De tout le travail à fournir ce ne serait pas le moindre à élaborer, ni le moins intéressant. Riche de son humanisme, héritière des conceptions existentialistes, la Gestalt apportera à toute recherche en matière de développement, un certain nombre de présupposés qui présideront à sa méthodologie, à sa définition de la croissance, à sa définition du normal et du pathologique, à la notion de besoin; elle s'attachera à valider

l'établissement de la hiérarchie de ces besoins non seulement matériels mais aussi psychologiques, (Cf.: Travaux de Maslow) la place réelle de la sexualité dans ces besoins, (étude critique de la théorie freudienne), le rôle de l'agressivité dans le processus de croissance, enfin elle y cherchera les fondements de l'angoisse dont elle devra repérer les diverses formes: Quelle place pour l'angoisse de morcellement, de séparation, la très prisée angoisse de castration, en quels rapports sont-elles avec les angoisses existentielles de finitude, de solitude, d'imperfection, comment apparaît chez l'enfant ou est empêchée la notion de responsabilité, la recherche d'un sens à donner à l'univers qui l'entoure?

Je crois avoir largement répondu à la question de la *pertinence* des « outils » gestaltistes pour réinterroger à leur façon le mystère fascinant de l'être en devenir.

Reste la question de l'utilité pour le thérapeute gestaltiste.

J'ai montré précédemment combien les théories non gestaltistes du développement fournissaient au thérapeute de précieux repères à usage diagnostic et thérapeutique. Il ne sera pas nécessaire au théoricien gestaltiste de réinventer les notions d'objet transitionnel, d'oralité, d'imago parentale... entre mille autres. Quoiqu'apparentées à des systèmes conceptuels différents elles ont une capacité de fonctionnement autonome elles représentent des entités sémantiques bien précises et opérationnelles. L'intérêt d'une théorie gestaltiste du développement se situe principalement dans la définition d'un cadre dont le vocabulaire, la logique, la méthodologie, l'idéologie, en total accord avec ceux utilisés dans nos thérapies, pourront les inspirer plus directement. Si je peux m'appuyer sur une définition gestaltiste de la croissance, je ne serai pas tentée de me rabattre sur la très normative conception freudienne: Peut-être n'exigerai-je pas de mon client qu'il franchisse obligatoirement toutes les étapes de l'évolution libidinale pour culminer dans la très normale étape « génitale ». Si la (certes très importante) question oedipienne cesse d'être l'arbre qui cache la forêt, peut être pourrais-je limiter la très impérialiste angoisse de castration pour donner à d'autres types d'angoisse la place qu'elles méritent?

Mais l'étude du développement c'est surtout l'aventure quasi initiatique que constitue la difficile, l'humble et prétentieuse approche du cycle de la vie, lieu vertigineux de la rencontre d'un passé millénaire tapi au fond de chaque cellule, d'un présent qui nargue notre trop faible capacité à le concevoir et d'un avenir que se partagent nos enfants et la mort, notre mort. Brins dérisoires et magnifiques de l'écheveau vital, irremplaçables et toujours remplacés.

Françoise Rossignol est psychologue clinicienne, de formation gestaltiste et psychanalytique, membre agréée de la Société Française de Gestalt. Elle pratique la psychothérapie d'enfants, d'adolescents et d'adultes depuis dix-huit ans dans le cadre du Centre Médico-Psycho-Pédagogique de Saint Malo. Elle intervient ponctuellement dans la formation théorique de l'Ecole Parisienne de Gestalt.

Remerciements:
A tous ceux qui ont soutenu ma réflexion: Mon amie et collègue Nicole Bégin, Noël Salathé et tous les membres du groupe ARTEX, (Atelier de Réflexion sur les Thérapies Existentielles), tous les membres de la commission Gestalt-Enfant de la S.F.G., particulièrement Marie Boutrolle.

Bibliographie

Note :

Il n'est pas possible de citer toutes les oeuvres des théoriciens du développement qui depuis dix ans alimentent ma réflexion. Je renvoie le lecteur aux bibliographies très détaillées qu'il trouvera dans les ouvrages généraux et les ouvrages de synthèse cités ci-dessous.

Ouvrages généraux

traitant des diverses théories du développement

- GOLSE B. Le développement affectif et intellectuel de l'enfant.
Masson, coll. *Médecine et Psychothérapie*. Paris 1985.
- COBLINER W.G. L'école genevoise de psychologie génétique et la psychanalyse : analogie et dissemblance,
pp.233-278, in « *De la naissance à la parole* », SPITZ R.
PUF, Paris 1979.
- LEBOVICI S. SOULE M. : La connaissance de l'enfant par la psychanalyse. P.U.F. 1972.
- GEISSMANN C. & P. : Histoire de la psychanalyse de l'enfant.
Bayard éditions, coll. Païdos 1992.

Ouvrages de synthèse sur l'oeuvre d'un théoricien précis

- LEDOUX M. Introduction à l'oeuvre de Françoise Dolto.
Rivages, coll. Psychanalyse, 1990.
- GEETS C. Winnicott.
Jean-Pierre Delarge, Paris 1981.
- SEGAL H. Introduction à l'oeuvre de Mélanie Klein.
Trad. de l'anglais, P.U.F. Paris 1976.

Ouvrages des auteurs cités

- CHANGEUX J P. L'homme neuronal.
Fayard, coll. « *Le temps des sciences* » Paris 1983.
- GINGER S. La Gestalt, une thérapie du contact.
Hommes et Groupes Editeurs 1987.
- PERLS F., HEFFERLINE R., GOODMAN P. Gestalt-Thérapie.
Stanké 1979.
- SALATHE N. Psychothérapie existentielle. Une perspective gestaltiste. Amers . Paris 1992.